

Esclaves !

A Épictète

I

Des siècles se sont faits de ton âpre Évangile
Les Clairons, et, pourtant, la Race des Humains
Est pétrie, au soleil, de cette même argile,
Dont les produits dorés se brisaient sous tes mains.

Elle est la même encore ! N'importe la glaçure
Elle est si perméable au désir d'être heureux,
Que, quand tu refusais, exerçant la Censure
Des Dieux, de les garder dans ce limon poreux.

Non pas, le Kaolin, blanc, pur, et translucide —
Débris de nations, chef-d'œuvre du Hasard,
Durci pour le devoir au feu du suicide, —
D'un Épictète, esclave, ou d'un Marcus, César,

II

Escravos!

(Versos francezes á Epicteto, por Joaquim Nabuco
Traducção de Henrique Martins)

I

De teu rude Evangelho os seculos se tornaram
Retumbantes clarins, mas, entretanto, a Raça
Humana é fabricada ao sol, co'a a mesma argila,
Cujos productos d'ouro o teu pulso espedaça.

Ella é ainda a mesma! Em seu fecundo seio
Sente-se tanto o amor da ventura e do gozo,
Como, quando a exercer a Censura dos Deuses,
Negavas-te a lhes dar esse barro porozo.

Não o puro Kaolim, lueido e alvejante, —
Destroço de nações, obra-prima do Azar,
Rijo em pról do Dever ao fogo suieida,
D'um Epicteto, escravo, ou d'um Marco, czar,

De ces vases Myrrhins nul n'a su le mystère;
Les Dieux les ont trouvés, et les Dieux les ont pris.
Je parle de la boue humaine, de la terre
D'où sortent, par milliers, nos cœurs et nos esprits.

II

Lorsque Zéron, cherchant un endroit, dans Athènes,
Où prêcher la Vertu, l'obéissance aux Dieux,
Où le peuple pût boire à ces grandes fontaines,
S'arrêta, pour songer, au Portique odieux,

Où, parmis les éclairs du divin Polygnote,
Allumant, tout autour, les grands Mythes sacrés
On entendait monter, palpitante, la note
De la Patrie en deuil, pleurant les Massacrés,

Son âme tressaillit, d'indignation sainte,
Au souvenir poignant, qui longtemps avait clos
Ce Sanctuaire Grec, la glorieuse enceinte,
Où les Peintres avaient surpassé les Héros.

Mais vite, elle reprit son serein équilibre...
Maître d'une doctrine, unique en tous les temps —
La seule Liberté digne de l'homme Libre! —
A l'ombre du Pœcile, il resta cinquante ans.

Et comme on vit la Croix infâme du Calvaire
Devenir un Symbole Humain, attendrissant,
La plus noble, la plus forte, et la plus sévère
Des fois, naquit ainsi, comme une fleur, du sang!

Ninguém advinhou d'esses vasos Myrrhinos
O enygma, sinão os Deuses que o levaram.
Eu fallo-te do lodo humano e dessa terra,
Donde nasceu a alma e os corações brotaram!

II

Quando em Athenas Zeno escolhia um lugar,
P'ra exaltar a Virtude e aonde o povo irado
Bebesse, em larga fonte, obediencia aos Deuses,
Reflectindo parou no Portico odiado, —

Onde de Polynoto entre os luzentes raios,
Iluminando em roda os Mythos consagrados,
Ouvia-se gemer a nota palpitante
Da Patria que chorava os filhos massacrados, —

Sua alma estremeceu de indignação sagrada
A' lembrança do Mal que ha tempos encerrara
O grego Sanctuario, o magico recinto,
Onde a Arte aos heróes até sobrepujára!

Mas logo elle tomou seu habito sereno...
— Mestre d'uma doutrina — unica e sempre aquillo —
O direito de ser livre, p'ra todo homem! —
Cincoenta annos ficou á sombra de Pœcilo!

E como vio-se a Cruz infame do Calvario
Um symbolo tornar-se, humano, enternecido, —
Assim nasceu do sangue a Fé, nobre e severa,
Como um arbusto ou flôr do Sol humedecido!

III

Oh le Brésil entier c'est comme le Portique, —
Où brillaient les combats sanglants et radieux
Des Amazones, sur le sol saint de l'Attique,
Des Vierges qui portaient la guerre aux Demi-dieux,

Étalant sur ses murs tout couverts de couronnes, —
Ces granits pourprés, où des forêts ont monté, —
Sur ces dalles... de fleurs, à travers ses colonnes
De palmiers, au fronton — son ciel rose d'été,

L'Apothéose ardente, et qui donne l'ivresse, . . .
De la Terre, Amazone et Vierge, aux seins nombreux,
Que le Soleil, jaloux, darde aux flancs, et caresse,
De flèches de Vainqueur, de baisers d'Amoureux.

Mais, comme le Portique, un souvenir le hante.....
C'est un champ de Carnage... il a des lieux maudits,
Une Ombre vengeresse, impitoyable, errante,
Jette sur sa splendeur de sombres interdits.

Non, le massacre, un jour, — tel l'orage qui gronde
Des Vaillants, de leur sort, eux-mêmes, ciseleurs,
Mourant des morts de Dieux, coupes d'or qu'à la ronde
Passent les invités, gais, couronnés de fleurs!

La vie est bien peu pour l'Athénien... l'élève
De Socrate! Il est prêt, toujours à la lancer,
Comme un disque, vibrant de l'amour dont il rêve,
Si loin que les lauriers y viennent s'enlacer!

III

Oh! O Brazil inteiro o Portico parece, —
Onde havia clarões de sangrentos combates
De Amazonas, no chão da Attica, divino,
Amazonas, que ao Ceo davam crueis ataques, —

Mostrando sobre os seus muros cheios de e'rôas,
Muros, rochas, aonde as selvas hão brotado, —
Sobre as lages em flôr, e sobre as columnatas
De palmeiras, com a fronte em seu céu roseado, —

Da Terra a Apotheose ardente, embriagadora,
Dessa Terra Amazona e Virgem de alterosos
Seios, que fêre o sol apaixonadamente,
Em flexas envolvendo-a e em beijos amorosos!

Um sonho máo, porém, como o Portico sente!
— E' um campo de morte e logares malditos.
Uma implacavel sombra errante e vingadora
Lança-lhe no esplendor sombrios interdictos!

Não, um dia virá, — como o trovão rebenta —
Dos Valentes vingando a sua propria sorte...
E esses bravos então, morrendo como Deuses,
Hão de cahir joviaes, sorrindo á propria morte!

Jamais amou a vida o Atheniense,, — o ouvinte
De Socrates. Está sempre prompto a lançal-a,
Como um vibrante disco atravez dos espaços,
Tão longe que os laureis venham entrelaçal-a!

Non! le carnage ici n'a pas de reflets roses...
C'est comme si les vents de l'enfer, déchainés,
Laissaient sur leur chemin toutes les fleurs écloses,
Mortes; tous les nids morts; morts, tous les nouveau-nés.

IV

C'est l'Esclavage Noir!... L'Esclavage Moderne!
Mille fois plus honteux, mille fois plus sanglant,
Que du temps où Néron sortait de la taverne
Au flambeau résineux de l'Esclave... brûlant!

Du temps, qu'on le donnait en pâture aux murènes,
Lorsque la croix servile était son seul drapeau,
En le voyant tomber, nu, mourant, aux Arènes,
Les femmes s'écriaient: — "Jupiter! qu'il est beau!"

L'home-esclave d'alors était l'égal du maître!
Brave, artiste, éloquent, poète, créateur,
Barbare, dont le cœur libre pouvait renaître,
Ce fut lui, le Martyr; lui, le Gladiateur.

Souvent des Légions s'engouffraient dans leur onde,
Et c'étaient des Consuls qui les tenaient fléchis!
Oh! leur race, aujourd'hui, gouvernerait le monde,
Les maîtres de ce temps seraient leurs affranchis...

Car, ceux-là n'étaient pas — par le cœur — des esclaves,
Que des Romains traînaient après eux en Vaincus;
Ceux-là, dont l'âme était recouverte des laves
Du grand Voleau ancien — le Sang de Spartacus.

A morte aqui não tem esses reflexos roseos...
E' como os infernaes ventos enfurecidos,
No caminho deixando as flores todas mortas,
Mortos ninhos, e os bons anjos recém-nascidos.

IV

E' Negra Eseravidão! A Eseravidão Moderna!
Mil vezes mais feroz, e mil mais sanguinaria
Que no tempo em que Nero ao sahir da taverna,
D'algun Eseravo a arder fazia luminaria!...

No tempo em que servia a alimentar moreias,
E tendo por bandeira a Cruz a protegê-lo,
As mulheres ao vel-o agonizar na Arena —
Esclamavam p'ra o Céu: "O' Jove como é bello!"

Era igual ao senhor o escravo, nesse tempo!
Bravo, eloquente, poeta, artista e creador!
Barbaro, cujo seio estuante batia
Foi elle o Martyr, foi elle o Gladiador!

Sua onda trouxe a muitas legiões,
E os consules sómente as podiam dobrar!
Oh! os senhores de hoje escravos seus seriam,
Podendo a sua raça o mundo governar...

Porque aquelles, enfim, não eram vis escravos,
Como os outros que Roma em guerras subjugava,
E do antigo Vulcão — o sangue de Spartacus —
Ainda tinham n'alma a fecundante lava!

Nos Esclaves, grands Dieux! que l'Esclavage est lâche!
Ne sont pas des Captifs, hommes libres du Nord,
Ayant au cœur la haine, ayant aux mains la hâche,
Et se rendant, conquis, au vieux Droit du plus fort.

L'Esclavage, aujourd'hui, c'est la grande Houillère...
Souterraine, profonde, aux ténébreux îlots...
A peine on y descend — vaste fourmilière, —
Formé de corps voûtés, par un pont de sanglots.

Vous marchez à tâtons, au seul reflet des larmes...
Il ne s'allume en bas, dans ce long corridor,
Pas une conscience...! Les voix sont des alarmes...!
On craint l'explosion de la Houille qui dort.

Car, cette masse informe, au fond des galeries,
Où nul rayon ne perce, où ne souffle aucun vent,
Ces enfants tristes, ces jeunes femmes flétries,
Tous ce monde, entassé...c'est du Charbon Vivant.

Sans se douter qu'il est le Peuple près d'éclore,
Gisant dans le sous-sol, en couches de douleur...!
Comme la Houille, noire, inerte, froide, ignore
Qu'elle va devenir Force, Flamme et Chaleur.

Des bras, des cœurs, des seins, et des âmes en braise...
Une race à bruler — immense Auto-da-Fé...
Du combustible humain livré, dans la fournaise,
Au Moloch Cannibale et Sanglant du Café!

IV

Nossos Escravos, Deus! que Escravidão cobarde!
Não são escravos, não, filhos do livre Norte!
Com o machado na mão e a colera no peito,
Se rendendo ao brutal Direito do mais forte!

A Escravidão de hoje é uma grande mina
Profunda, de carvão, com tetricas jazidas, —
Um vasto formigueiro, aonde se penetra
Pela ponte da dor das lagrimas vertidas.

Tactêa-se nelle, e só o pranto o aclara...
Uma só consciencia allumiar não ousa
Aquelle corredor. As vozes são alarmes...
E teme-se a explosão da Hulha que repousa.

Pois esta massa informe ahi nas galerias,
Onde não ha clarão, nem sopra um vento esquivo,
As creanças sem riso, essas mulheres nuas,
Esse montão de gente... é tudo Carvão Vivo.

Sem presumir que vai dar nascimento a um Povo, —
Jaz a massa no solo, atascada na dor!...
E como a Hulha negra, inerta, fria ignora
Que vai se transformar em Força, Luz, Calor!

Braços e corações, feitos em braza e almas...
Uma raça a queimar-se — immenso Auto-da-Fé...
Combustivel humano atirado á fomalha
Do sangrento Moloch horrivel do Café!

VI

Ah! c'est horrible à dire... il faut pourtant qu'on lise,
C'est notre grand marché, que ce grand Marché Noir...
Près du Trône, au Sénat, au Prétoire, à l'Eglise,
Partout les Négriers ont mis leur abattoir.

C'est le marché d'un Peuple au profit d'une Caste;
Où, le forçat s'achète une enfant qui lui plaît;
Où, le Brave est au lâche, au vicieux la Chaste,
Qui, Mère, n'aura pas même droit sur son lait.

Grande Foire de Sang, où l'on vend, à la pièce,
Une Race, qui vient d'être abattue en bloc...
Où, le Prêtre de Dieu, quand il a dit la Messe,
Et tenant sous le bras les poids lourds de Shylock,

Parcourt sans frissonner les immondes baraques,
Où se fait le détail, âmes, de votre chair...
Avec le Magistrat... tous deux Simoniaques,
Et trouvant que le prix des Femmes est trop cher!

VII

C'est que ces êtres-là, plastiques et ductiles,
Dont on façonne au feu, les chairs, comme du grès,
Tous ces "souffles" humains, que l'on moule en reptiles,
Ces cadavres qu'on jette aux champs pour de l'engrais...

VI

Ah! é triste dizer, mas é mistér dizel-o!
E' o nosso negro, infame e colossal Mercado...
Junto ao Throno, ao Senado, ao Ministerio, á Igreja
Os negreiros crueis a tenda hão levantado!

E' d'uma Raça a venda em proveito da outra,
Onde o forçado compra o infante appetecido;
E o bravo é do cobarde, a Casta do vicioso,
Onde o leite das mães, até elle é vendido!

Grande feira de Sangue, aonde se retalha
Uma raça abatida em um momento só...
Ondre o Padre de Deus, depois que diz a Missa,
Levando sob o braço os pesos de Shyloch,

Pereorre sem tremer as putridas barracas,
Em que, ó almas, se põe vossa carne ao balcão
Perante um Magistrado!... E este Juiz e o Padre
Por vezes acham alto o prego e a cotação!

VII

E' que estes entes vis, plasticos, maleaveis,
Cuja carne se molda ao fogo, como argila,
Todos esses pariás em reptis tornados
Mortos, que, como estereo, á terra vão, em fila...

Ce peuple, le regard terni de peur, humide
Des pleurs qu'il a cachés!... n'est pas l'Esclave Ancien,
Dont les bras saisissaient, nus, le lion Numide,
Dont le cœur résistait au feu Stoicien.

Le Maître l'aveugla d'après la dure règle
Seythe, pour qu'il ne put compter combien ils sont...
Aigle, en proie au vautour, ne sachant qu'il est aigle,
Il livre ses petits, sans combat, à l'affront.

VIII

C'est ainsi, qu'a travers le temps qui nous sépare,
Tu te sens réveiller, au fond de ton caveau,
Par le gémissement, dans un Latin Barbare,
D'esclaves, comme toi, dans un Monde Nouveau,

Un million! crois-tu? — Noires Cariatides,
Supportant un Empire, ample, énorme, linceul! —
Qui te montrent leurs corps, — œuvre des Euménides!
A toi qui sus, Esclave, être Libre toi seul...

Non pour apprendre l'art serein de se soumettre
Au mépris qu'on reçoit de ceux qu'on enrichit,
En présentant aux Dieux, droits, sous le fouet du Maître,
Un front qui lui pardone, et qui les réfléchit...

Car, seul, tu possédas ces deux fiertés angustes,
Qui font, des hauts sommets, le tien le plus altier.
Pauvre, infirme, boiteux, de trouver les Dieux justes;
Esclave, d'affranchir l'âme humaine en entier!

Esse povo infeliz de olhar humedecido
Pelo pranto, não é o Escravo Antigo — heroico,
Que sabia domar o Leão da Numidia
E sereno affrontar o fero fogo Stoico.

O Senhor o cegou, segundo a regra Seytha,
Para que não pudesse o seu valor pezar...
Águia sem o saber, do abutre perseguida,
Entrega os filhos seus ao crime sem lutar!

VIII

Assim é que atravez do tempo que é passado,
Te sentes reviver de teu jazigo ao fundo,
Em Barbaro Latin, ouvindo mil gemidos
De Escravos, como tu, aqui no Novo Mundo!

Acreditas? milhões! — Cariatidas Negras
Uma Nação — mortalha amplíssima a suster! —
Mostram seus corpos nus — obra das Eumenidas!
A ti — captivo audaz, que livre soube ser!

Mostram, não p'ra estudar a arte de humilhar-se
Ao desprezo de quem seus corpos apregôa,
E de aos Deuses mostrar firmes sob os açoites,
A face que os reflecte, e a face que os perdôa...

Porque só tu tiveste estas duas grandezas
Que fazem tua fama esguer-se sobranceira: —
— Enfermo, coxo e pobre — a Deus chamaste justo!
— Escravo, — libertaste a alma humana inteira!

Mais pour te demander, Phrygien, un miracle
A toi, dont le grand Marc fut l'élève pieux,
Et qui fus, pour le plus noble des Rois, l'oracle
Qui rendait, sans faillir, les réponses des Dieux...

Fais au Brésil entier, Grand Esclave, une aumône!
Que ton esprit, brillant dans la nuit de l'erreur,
Chasse encore une fois les ténèbres d'un Trône,
Jette encore un reflet au front d'un Empereur!

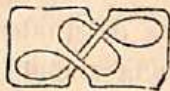
1885



Mostram-se-te, porém, para pedir, ó Phrygio,
A ti — mestre de Marco, — um milagre fecundo,
Já que ao mais nobre Rei de oraculo serviste,
E explicavas do Céu o arcano mais profundo!

O' Grande Escravo! Faze ao Brazil uma esmola: —
Que tu'alma a brilhar neste antro — a nossa Lei —
Espanque inda uma vez as sombras más de um Throno,
Lance uma restea azul ao cerebro de um Rei!

Março de 1886.



Estes versos francezes *Ésclaves à Épictète*, da lavra de Joaquim Nabuco, foram traduzidos em versos portuguezes pelo Dr. Henrique Martins, então academico de nossa Falculdade de Direito, que recebeu do grande propagandista do abolicionismo a offerta do seu retrato, acompanhada de significativas e lisongeiras expressões.